

5

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

BELPHEGOR,
COMEDIE-BALET,

PAR M. LE GRAND,
Comedien du Roy.

REPRESENTE'E PAR LES
Comediens Italiens ordinaires du Roy.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A C T E U R S

DE LA COMEDIE.

BELPHEGOR, Démon, sous la figure
de Rodric.

TRIVELIN, Payfan, amoureux de Co-
lette.

COLETTE, jeune Payfanne.

JAQUET, jeune Payfan, Rival de Tri-
velin.

LE MAGISTER, Pere de Colette.

DÉUX SERGENS & plusieurs Archers.

PLUTON, Dieu des Enfers.

PROSERPINE, sa femme.

MINOS, }
RADAMANTHE, } Juges infernaux.

ASCALAPHE, Habitant des Enfers.

ARLEQUIN, Valet de Belphegor.

L'OMBRE DE VIOLETTE, fem-
me d'Arlequin.

M. TURCARET, riche Agioteur.

Madame TURCARET, sa femme.

LE DOCTEUR, ami de M. Turcaret.

Acteurs des Divertissemens.

TROUPE de Bergers, de Payfans,
d'Ombres, de Lutins, de Démons & de
Masques, chantans & dansans.



BELPHEGOR

COMEDIE-BALET.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Boccage , la
Maison de Trivelin est dans le fond.*

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*



Dieux inexorables , que vous
me traitez cruellement dans
ce jour. Je vous ai imploré
tous les uns après les autres ;
diable emporte si aucun s'est remué de
sa place pour me rendre service. Tous
les Sacrifices que j'ai fait à Mercure
ont été inutiles : tout l'encens que j'ai
brûlé dans le Temple de l'Amour s'en
est allé en fumée. Il n'y a pas jusqu'à
Vulcain qui a refusé de me mettre de

A iij

sa confrerie ; c'est pourtant une grace qu'il accorde généreusement à tout le monde , & même à beaucoup qui ne lui demandent pas , enfin malgré tous mes vœux & toutes mes prieres le jeune Jaquet épouse aujourd'hui Colette à ma barbe , après l'avoir amusée deux ans entiers du doux son de ma Mufette. Jaquet l'a charmée dans un moment avec son flageolet. Mais voici l'infidelle.



SCENE II.

TRIVELIN , COLETTE.

COLETTE.

QU'as-tu donc , Trivelin , il semble que tu sois fâché à cause que j'épouse Jaquet auparavant toi.

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLETTE.

Va , va , laisse faire , si-tôt que je serai veuve , je t'épouserai en secondes nœces.

TRIVELIN.

Voilà une belle assurance que tu me donnes-là.

COLLETTE.

Sans doute , la Bohémienne qui passa dernièrement dans notre Village m'assura que mon mari mourroit le premier , & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jaquet , puisque tu l'expose à te rendre veuve ?

COLLETTE.

Oh ! C'est que j'aime Jaquet par rapport à moi , & toi je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié , par une espèce de reconnoissance ; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là ,) mais après tout , tu aimes donc l'un & l'autre !

COLLETTE.

Il me semble que oui ; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois , pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux , par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épou-

8 BELPHEGOR.

se Jaquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLLETTE.

Ah ! Si je sçavois cela, je t'épouserois le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoiqu'il en soit, je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah ! Traîtresse, tu as beau déguiser. Je connois que tu aime plus Jaquet que moi.

COLLETTE.

En vérité, Trivelin, je crois que tu as raison.

TRIVELIN.

Cependant je suis le premier en datte.

COLLETTE.

Eh ! C'est à cause de cela, il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer, & si tu étois devenu mon mari, je connois que dans la fuite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jaquet t'ait ennuyé à son tour, encore si jusqu'à ce tems tu voulois que je fusse toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jaquet.



SCENE III.

TRIVELIN, JAQUET,
COLETTE.

JAQUET.

Quel marché faites-vous donc-là, ensemble!

TRIVELIN.

Nous parlions du tems passé, & nous prenions des mesures pour l'avenir.

JAQUET.

Il me semble, Mademoiselle Colette, que je vous avois défendu de parler à Monsieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déjà jaloux! Mes affaires iront bien.

JAQUET.

Qu'entendez vous par-là ?

TRIVELIN.

J'entens que si tu es jaloux, c'est signe que tu auras raison de l'être, & je ne suis plus si fâché que je l'étois. Les jaloux sont comme les bouchons qui enseignent le bon vin.

JAQUET.

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet ?

TRIVELIN.

Cela est bien rare.

JAQUET.

Et si je veux l'être sans raison,

TRIVELIN.

La raison vient avec le tems, & Colette dans la suite justifiera tes soupçons.

JAQUET.

Eh bien ! Moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi seul.

TRIVELIN.

Tes intentions sont fort bonnes.

JAQUET.

C'est ce que mon amour se propose en épousant Colette.

Dans le mariage l'amour propose ,
 mais Vulcain dispose : par exemple , je
 me proposois d'épouser Colette , & tu
 me l'enleves. Tu te proposes qu'elle fera
 pour toi seul , & j'espère que tu auras
 à ton tour compté sans ton hôte !

J A Q U E T.

Si je sçavois cela. . . .

C O L E T T E.

Va va , Jaquet , ne crains rien , je
 te répons de tout. .

J A Q U E T.

Ah ! D'abord que Colette m'en ré-
 pond , je compte là-dessus , une hon-
 nête femme n'a que sa parole.

T R I V E L I N.

Un honnête femme n'a que sa parole ,
 mais elle n'est plus obligée de la tenir ,
 quand elle veut cesser de l'être.

J A Q U E T.

Tout ce que tu dis c'est pour me faire
 enrager , parce que tu enrages toi-même
 de ce que j'épouse Colette. Tu as beau
 dire , je ne t'écoute plus , & je ne vais
 songer qu'à ma nôce.

T R I V E L I N.

Va , va songer à ta nôce , & moi je
 songerai au lendemain.

Scul.

Quelque mine que je fasse, je suis au désespoir, & je crois que je me donneroïis volontiers au Diable pour empêcher ce mariage; mais que cherche ici cet étranger, il me paroît bien affaré!

~~~~~

## SCENE IV.

BELPHEGOR *sous la figure  
de Rodric,*

TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH! Mon ami, je n'ai recours qu'à toi: je suis poursuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre prisonnier, il est bien vrai qu'ils sont encore loin d'ici; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup sûr. Je suis perdu si je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable aussi vous êtes-vous avisé de prendre des bottes pour courir la poste à pied.

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pousser plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je suis venu jusqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune est faite, & ton bonheur assuré, si tu peux me cacher dans quelqu'endroit où l'on ne puisse me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque agioteur qui se sauve en pays étranger?

BELPHEGOR.

Au contraire je suis un pauvre diable qui n'ai pas le sol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles animaux, mais vous parlez de faire ma fortune, & vous dites que vous n'avez pas le sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres sans avoir l'esprit de faire la sienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que si je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-dessus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et si dans ce moment je te faisois épouser Colette ?

TRIVELIN.

Diab!e , ce seroit un grand coup. Mais d'où sçavez-vous que j'aime Colette ?

BELPHEGOR.

Il n'y a gueres de choses cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc forcier ?

BELPHEGOR.

Je suis bien plus que tout cela , je suis lutin , démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Rassûre-toi , je ne suis pas un démon mal faisant , je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers sur la terre , pour sçavoir par moi-même si tous les maris qui se

plagnoient là-bas de leurs femmes, avoient raison.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas rester ici dix ans pour en être convaincu; hé bien! l'avez-vous éprouvez enfin!

BELPHEGOR.

Que trop: j'ay, sous le nom de Rodric, épousé une certaine Madame Honesta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi, vous êtes le Seigneur Rodric; cet étranger si renommé par les malheurs, & par les chagrins que lui a causé sa femme? Je sçavois votre histoire sur le bout du doigt, sans avoir l'honneur de vous connoître: & de quoi s'agit-il!

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras, car j'entens déjà le pas des chevaux de ceux qui me poursuivent. Si tu me fers fidèlement, j'emploierai mon pouvoir de lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour, & te procurer une fortune considérable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine. . . commencez donc par entrer dans ma Cour.

B E L P H E G O R .

Après.

T R I V E L I N .

Après ! vous trouverez un gros tas  
de fumier à la porte de l'écurie.

B E L P H E G O R .

Eh bien ?

T R I V E L I N .

Eh bien ? vous vous fourrez de-  
dans.

B E L P H E G O R .

Comment donc !

T R I V E L I N .

Et j'irai vous recouvrir le plus pro-  
prement qu'il me sera possible.

B E L P H E G O R .

Tu te moques de moi avec ta pro-  
preté.

T R I V E L I N .

Faisons mieux : j'allois mettre le  
pain dans notre four, je vous enfour-  
nerai en même-tems.

B E L P H E G O R .

Mal peste, il y feroit trop chaud.

T R I V E L I N .

Est-ce que les démons craignent la  
brûlure ?

B E L P H E G O R .

En prenant la figure de l'homme,  
j'en

j'en ai pris toute la sensibilité.

TRIVELIN.

Eh bien ! jetez-vous dans notre puits , il est froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Est-ce ma faute , si vous ne pouvez souffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'a tu pas un Grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands , il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre chose , & je vas m'y cacher au plus vite.

TRIVELIN.

Allez donc ! moi je vais cependant faire passer outre ceux qui vous poursuivent.





## S C E N E V.

T R I V E L I N.

**A**près tout je ne sçai pas si je fais bien de me fier à un lutin, c'est une engance bien maligne, s'il m'alloit tordre le col pour ma recompense. Mais non, ce démon-là m'a l'air d'un honnête homme ; d'ailleurs l'espoir d'épouser Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'en arriver : Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le poursuivent. Il faut un peu m'en divertir ; en voilà trois qui mettent pied à terre : ils me paroissent bien résolus, mais ils n'ont pas à faire à un sot.



## S C E N E V I.

U N S E R G E N T , *plusieurs*  
A R C H E R S , T R I V E L I N.

L E S E R G E N T.

**E**H ? l'ami , dis-nous un peu ! . .



TRIVELIN.

Messieurs je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison ?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non ! Je l'ai donc rêvé !

LE SERGENT.

Eh bien ! tu as rêvé juste, & nous allons t'affommer, si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut-être !

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à cheval vêtu de rouge ?

LE SERGENT.

Justement.

TRIVELIN.

Eh bien ! celui que j'ai vû est à pied, vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir, à

20 BELPHEGOR.  
pied ou à cheval, où est-il enfin ?

TRIVELIN.

Il est bien loin, s'il court toujours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t'il tourné ?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce Moulin à main droite ?

LE SERGENT.

Oüi.

TRIVELIN.

Eh bien ! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t'il long-tems ?

TRIVELIN.

Il y a environ... cinq ou six jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là se moque de nous !  
Et l'homme que nous poursuivons n'est parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'est donc pas celui-là.

LE SERGENT.

Oh ! parbleu nous t'allons roüer de coups, si tu ne nous réponds comme il faut. N'est-il pas dans ta maison ?

TRIVELIN.

Oh ! pour cela non , il n'y a ici ni homme , ni chevaux , que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace n'y fera rien , & qu'il faut toucher une autre corde : tiens , mon ami , voilà deux pieces d'or que je te donne , dis nous la vérité , & nous enseigne où est celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

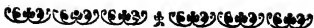
Ah ! vous parlez tout d'or. Eh bien , l'homme en question vient de passer par ici , il a pris le chemin de la montagne , & c'est tout ce qu'il peut avoir fait que d'y être à présent , car son cheval étoit crevé , Messieurs.

LE SERGENT.

Allons Camarades , remontons à cheval , & faisons diligence , nous l'aurons bien-tôt rattrapé. Je sçavois bien qu'avec ces sortes de gens , on ne faisoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Messieurs , bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.



## S C E N E V I I.

T R I V E L I N.

**V**oilà de l'argent bien gagné. C'est toujours un commencement de fortune ; après tout je suis un drôle bien habile de tirer de l'argent de ceux qui ruinent les autres.



## S C E N E V I I I.

B E L P H E G O R , T R I V E L I N.

T R I V E L I N.

**E**H bien , ne vous ai-je pas servi comme il faut ?

B E L P H E G O R.

Tu as fait des merveilles , & il n'y a rien que je ne fasse à mon tour pour reconnoître le service que tu viens de me rendre.

T R I V E L I N.

Ma foi , si vous voulez me rendre service il faut vous hâter , car j'entens déjà les violons qui vont se rendre ici ,

où l'on va célébrer les nûces de Jaquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux Enfers , pour demander à Pluton la permission de me rendre invisible pour le peu de tems qui me reste à demeurer sur la terre.

TRIVELIN.

Vousavez envoyé Arlequin aux Enfers ! je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce paysl  !

BELPHEGOR.

Pas trop , on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'est le retour qui est difficile à ce que je m'imagine !

BELPHEGOR.

Oh que non !  tant all  de ma part , Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il fasse , j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard , car voici déja tous les gens de la nôce assembles.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un lutin de mes amis qui a pouvoir sur les élémens , je vais

le prier de troubler la fête.

TRIVELIN.

Parbleu, vous me la donnez belle, & si cela étoit que ne le priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce lutin-là a été Sergent lui-même, & c'est en récompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à présent dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entens, c'est le démom des Marchands de vin ; & sera-ce lui qui m'enrichera !

BELPHEGOR.

Non, c'est moi qui prendrai ce soin ; quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible, je passerai dans le corps de M. Turcaret.

TRIVELIN

Quelle bête est-ce que ce Monsieur Turcaret !

B E L P H E G O R.

C'est le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'est celui qui me fait poursuivre avec tant de cruauté pour les sommes que je lui dois , & dont je prétens me venger en t'enrichissant à ses dépens.

T R I V E L I N.

Et comment vous y prendrez-vous ?

B E L P H E G O R.

Je t'instruirai de cela dans un autre tems , voici la nôce qui s'avance , ne songeons maintenant qu'à te faire épouser Colette , demeure ici , & ne t'embarasse de rien , tu auras bien-tôt de mes nouvelles.



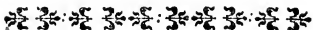
S C E N E I X.

T R I V E L I N.

**M**A foi je crains bien que Monsieur le lutin ne se soit moqué de moi. Mais tout coup vaille ; voyons jusqu'au bout.

*Belphegor.*

C



## PREMIER DIVERTISSEMENT.

## UNE NÔCE DE VILLAGE.

JAQUET, COLETTE, le Magister  
Troupe de Bergers & de Bergeres,  
& de Gens de la Nôce qui entrent en  
danfant.

## LE CHŒUR.

**V**ive Jaquet, vive Colette;  
Et vive Colette & Jaquet.

## UN BERGER.

Colette, quitte la Musette,  
Pour écouter le flageolet,  
Jaquet dénêche la fauvette,  
Qu'un autre attend au trébuchet.

## LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,  
Et vive Colette & Jaquet.

## UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiete  
L'amour ne régne qu'à regret,  
Il aime mieux notre retraite,  
Il y goûte un plaisir parfait.

## LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,  
Et vive Colette & Jaquet.



UN BERGER.

*Avec la Bergere folette ,  
Ce Dieu va cueillir le muguet .  
Il fait des traits de sa houlette ;  
Un bandeau de son bavolet.*

LE CHŒUR.

*Vive Jaquet , vive Colette ,  
Et vive Colette & Jaquet.*

ENTRÉE DE PAÏSANS.

*Il s'éleve une tempête , & le tonnerre  
gronde.*

LE CHŒUR chante pendant la  
tempête.

*Ab ! quels terribles coups !  
La grêle & le tonnerre  
Vont ravager la terre ,  
La vigne est sans dessus dessous ;  
Bachus , Bachus , secourez-nous.*

UN LUTIN paroît en l'air &  
chante.

*Contre un injuste himen le destin se dé-  
clare ,*

*La vigne va périr dans cet orage affreux.  
Si dans ce séjour Trivelin n'est heureux ;  
Qu'à lui donner la main Colette se prépare.  
Le Lutin disparoît.*

LE CHŒUR.

*Obéïssons au destin dans ce jour.  
Craignons qu'il ne se venge ,*

*Aux dépens de l'Amour ,  
Conservons la Vendange.*

J A Q U E T.

Je me moque de cela , j'aime mieux ne boire que de l'eau , que d'abandonner Colette.

L E M A G I S T E R.

Oh parbleu Monsieur Jaquet , buvez de l'eau tant qu'il vous plaira , nous n'en voulons pas boire nous , & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

J A Q U E T.

Y consens-tu Colette ?

C O L E T T E.

Il le faut bien : tout ce que je puis faire pour toi , c'est de te donner les mêmes esperances que je donnois à Trivelin , quand je croyois devenir sa femme.

J A Q U E T.

Eh ! quelles esperances ?

C O L E T T E.

De t'épouser quand je serai veuve.

J A Q U E T.

Oh ! sur ce pied-là , je me console , & te voyant dans ces sentimens , je ne désespere pas de t'épouser même avant sa mort.

TRIVELIN.

L'épouser avant ma mort.

JAQUET.

A la cérémonie près.

TRIVELIN.

Oh ! je ne crains rien , je ne suis pas jaloux comme toi. Allons , allons continuons nos danses & nos chants.

BELPHEGOR , *bas à Trivelin.*

Tu peux aussi achever ton mariage , & nous partirons ensuite pour nous rendre chez Monsieur Turcaret , où mon valet Arlequin se doit trouver à son retour des Enfers.

*Le Divertissement continué.*

VAUDEVILLE.

JAQUET.

**C**Olette je ressens pour toi  
 Plus que de la tendresse ;  
 Un trouble , une ardeur qui me presse ;  
 Qui me fera mourir je croi ;  
 Ah ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce ,  
 Ah ! c'est un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Ah ! c'est un certain je ne sçai qu'est-ce ;  
 Ah ! c'est un certain je ne sçai quoi.

COLETTE , SILVIE.

Jaquet , quoiqu'un autre ait ma foi ;  
 Laisse moi faire , laisse ,

## 30 BELPHEGOR.

*Je me reprocherois sans cesse  
Que quelqu' Amant fut mort pour moi,  
Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,  
Faute d'un certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR.

*Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,  
Faute d'un certain je ne sçai quoi.*

UN BERGER.

*La beauté ne sçauroit de soi  
Attirer ma tendresse,  
L'esprit & la délicatesse,  
Peuvent encore moins sur moi;  
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce;  
Il faut un certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR.

*Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce;  
Il faut un certain je ne sçai quoi.*

UN BERGER.

*Pour attirer la duppe à soi,  
Iris fait la Tigresse;  
Montrer d'abord trop de tendresse,  
C'est faire mal valoir l'emploi,  
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,  
Il faut un certain je ne sçai quoi.*

UNE BERGERE.

*En vain tu voudrois tout pour toi,  
Importune sagesse,  
Quand l'amour de ses traits nous blesse,  
L'occasion enfraint ta loi,  
On cède à certain je ne sçai qu'est-ce,*

*On cède à certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR.

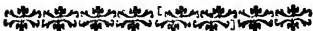
*On cède à certain je ne sçai qu'est-ce,  
On cède à certain je ne sçai quoi.*

TRIVELIN au Parterre.

*Que le public de bonne foi  
Applaudisse une pièce,  
Le sâcheux critique ne cesse  
D'exercer toujours son emploi,  
Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce,  
Il blâme un certain je ne sçai quoi.*

LE CHŒUR.

*Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce,  
Il blâme un certain je ne sçai quoi.*



## ACTE SECOND.

*Le Théâtre représente les Enfers.*

SCENE PREMIERE.

PLUTON, MINOS,  
RADAMANTHE.

PLUTON.

**O**Ui, depuis que Belphegor a  
quitté les Enfers par mon ordre,  
pour aller habiter là haut parmi les

hommes , dix ans se sont écoulés , si j'ai bonne mémoire ; qu'en dites-vous , Minos ?

M I N O S.

Oùi , Seigneur , le terme que vous lui avez prescrit pour rester sur la terre , finit dans ce jour , & il ne peut retourner ici , s'il n'envoie quelqu'un vous en demander la permission.

P L U T O N.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontents de leurs femmes attendent depuis si long-tems.

R A D A M A N T H E.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui , vous êtes suffisamment instruit !

P L U T O N.

Mon cher Radamanthe , je ne puis rien faire sans le consentement de Proserpine , elle prend un si grand intérêt à son sexe , que je n'ose lui déplaire.

M I N O S.

Quoi ! le Maître des Enfers aura la foiblesse des Juges de la Terre ! & une femme lui dictera ses Arrêts !

P L U T O N.

Je suis le Maître des Diables , mais

BELPHEGOR. 33

ma femme est une diableffe devant qui je n'ose souffler, je l'ai épousé par amour, je n'ose lui résister.

RADAMANTHE.

Cependant vous devez rendre la Justice.

PLUTON.

Le terme n'est pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, selon son rapport je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez-vous besoin ! Ce génie qui lui servoit autrefois de Coureur, ne vous en a-t'il pas assez rapporté ! C'est par lui que vous avez sçû que Belphegor sous la figure de Rodric avoit épousé Madame Honesta, la plus raisonnable femme de son tems, & que cette femme si raisonnable lui avoit fait perdre la raison, en poussant à bout sa diabolique patience.

RADAMANTHE.

Bon ! & tous ces petits Diablotins déguisez en Pages, qui grossissoient son train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers que de servir plus long-tems une telle Maîtresse !

PLUTON.

Cela ne prouve rien ; il suffit d'a-

voir l'habit de Page pour ne pouvoir long-tems demeurer en place, & je trouve même que tous nos Diablotins sont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Ascalaphe.



## SCENE II.

PLUTON , MINOS ,  
RADAMANTHE , ASCALAPHE ,

ASCALAPHE.

**A**H ! Seigneur Pluton , tout est perdu , un chetif mortel ayant eu l'audace d'excroquer le tribut qu'il devoit à la mort , vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ses propos sont si bouffons , qu'à son arrivée toutes nos tristes ombres se sont mises à rire.

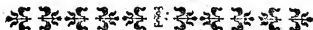
PLUTON.

Eh ! que vient chercher ici ce téméraire ?

ASCALAPHE.

Vous le sçauvez de lui-même : le voilà.





## S C E N E I I I.

PLUTON , MINOS ,  
 RADAMANTHE , ASCALAPHE ,  
 ARLEQUIN .

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

**G**Arre le pot au noir.  
 Bon soir , Monsieur Pluton , car  
 il seroit inutile de vous souhaiter le  
 bon jour , puisqu'il n'y en a point chez  
 vous .

P L U T O N .

L'abord est familier .

A R L E Q U I N .

Que le diable vous emporte de bon  
 cœur ; Seigneur Pluton ; parbleu ;  
 vous devriez bien faire allumer les  
 lanternes dans votre Empire ; je n'ai  
 jamais vû d'Enfer si mal policé ; ce  
 n'est pourtant pas manque que vous  
 ayez ici nombre de Commissaires .

P L U T O N .

Je te conseille de te plaindre .

A R L E Q U I N .

J'en ai sujet , j'ai pensé cent fois  
 me rompre le coup , pour arriver jus-

qu'ici. En entrant je me suis donné du nez contre l'ame d'un Procureur, qui étoit dure comme une enclume, & sans vos furies qui ont eu la charité de m'éclairer un bout de chemin avec leurs flambeaux, je ne serois arrivé de trois heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé !

ARLEQUIN.

Un lutin de vos amis, le Seigneur Belphegor, dont j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Chambre.

MINOS.

Il vient de la part de Belphegor, ah ! nous allons apprendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous. Mais je suis encore plus curieux de sçavoir comment ce misérable a pû faire pour pénétrer jusqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre : j'ai com-

mencé par enyvrer le bon homme Caron , j'avois apporté un morceau de fromage , d'un appetit charmant qui lui a fait oublier que j'avois un corps. Heureux mortels ! s'est-il écrié en le grugeant , que j'envie votre bonheur , de pouvoir vous rassasier de mets si délicieux ! puis vidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ha ! que toutes les eaux du Styx , a-t-il dit , ne sont-elles semblables !

PLUTON.

Mais comment as-tu fait pour endormir mon chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me suis servi d'un autre strata-gème. Je suis un homme de précaution , voyez-vous , & je n'aime point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris la haut , que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuse , j'ai amené avec moi ma petite chienne qui est amoureuse comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'une autre.

ARLEQUIN.

*contrefait la Chieme & le gros Mâtin.*

Je l'ai fait passer devant moi , elle

a été amoureusement agacer votre Mâtin , oua , oua , oua ! Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement , aou , aou , aou , ils ont fait plusieurs caracolles ensemble , & tandis qu'il lui comptoit son glorieux martire. Zeste , j'ai franchi le pas de la porte.

P L U T O N.

Ah ! malheureux qu'as-tu fait ?

A R L E Q U I N.

Ne vous fâchez pas , ma chienne est de bonne race & Madame Proserpine en aura un épagneuil.

P L U T O N.

Un épagneuil ?

A R L E Q U I N.

Ou bien un Arlequin ; c'est à présent la grand-mode.

P L U T O N.

Peut-on rien de plus extravagant ? En faveur de l'invention je te le pardonne ; mais sans courir tant de risque , que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici !

A R L E Q U I N.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conseillé , il s'étoit même offert à me prêter son assistance , mais mon corps m'est si cher & me

va si bien que je n'ai jamais pû me  
réfoudre à m'en séparer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor , qu'as-tu à  
m'apprendre de sa part !

ARLEQUIN.

Il fera demain ici.

PLUTON.

Et comment se porte-t'il ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre Diable est bien  
chagrin , & Madame Honnesta sa  
femme lui a fait bien des malhonnê-  
tetez.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit si vertueuse.

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là ;  
c'est une marchandise bien rare au-  
moins , que la vertu dans le pays  
d'où je viens , nous n'avons point de  
marchand qui en tienne de Magazin.

PLUTON.

Acheve donc !

ARLEQUIN.

Monsieur Belphegor est devenu  
amoureux de sa femme après son ma-  
riage. Malheur le plus grand qui puisse  
arriver à un honnête homme. C'est ce  
qui fait aussi que les Maris d'aujourd.

40 BELPHEGOR.

d'hui se gardent le plus qu'ils peuvent  
de tomber dans le cas.

PLUTON.

Mais quel mal lui a-t-elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh ! tous les maux ensemble , & pour  
vous le persuader , il suffit de vous  
dire qu'elle avoit plus de malice que  
Satan , plus de fourberie qu'Astarot,  
& plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'est beaucoup dire ; & comment  
pouvoit-il souffrir cela ?

ARLEQUIN.

Quand il osoit lever la crête , il  
avoit pour réponse : je suis honnête  
femme.

PLUTON.

Que ne la quittoit-il ?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il a voulu faire plusieurs  
fois , mais elle avoit le diable au corps  
pour le venir trouver par tout où il  
étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en séparer par justice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme , elle auroit  
toujours gagné son procès.

PLUTON.

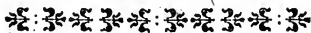
PLUTON.

Et que fait à présent ce malheureux! ARLEQUIN.

Quand je suis parti de l'autre monde, il se préparoit encore à prendre la fuite pour se dérober d'elle, & de ses créanciers, il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui avez prescrite pour s'en revenir ici, & jusques-là il vous prie de lui permettre de se rendre invisible, & c'est pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos, allez promptement lui en expédier la permission. Et vous Radamanthe, dressez un Passeport pour que cet homme s'en retourne sûrement dans l'autre monde.



## SCENE IV.

PLUTON, ARLEQUIN.

PLUTON.

**M**Ais mon ami, tu me surprends de me dire que Belphegor avoit des Créanciers, qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers.

*Belphegor.*

D

ARLEQUIN.

Madame Honneſta l'a diſſipé dès la première année , elle en a employé une partie à ſes ajuſtemens , une autre à avancer ſa nombreuſe famille , & le reſte au jeu.

PLUTON.

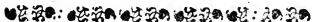
Et ce beueſt de mari ſouffroit tout cela tranquillement.

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah ! je commence à voir que les maris ont quelque raiſon de ſe plaindre ; & quoique Proſerpine en puiſſe dire . . . mais la voici.



## SCENE V.

PLUTON , PROSERPINE ,  
ARLEQUIN.

PROSERPINE.

**Q**ue vient-on m'apprendre mon mari ! On dit que malgré mes prières tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe ! Voudrois-tu me faire ce chagrin là , mon cher Plutonichet !



PLUTON.

Que veux-tu ma chere Proserpinette, il faut bien que je rende la justice,

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger, sans vous embarasser de celles-là; & d'ailleurs pourquoi condamner les femmes, dont la plûpart travaillent tous les jours à grossir votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin!

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse leur avoir, je ne pourrai mē dispenser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en avisez pas, vous vous en repentiriez, vous & tous vos Juges infernaux.

ARLEQUIN *à part.*

Peste, Madame Proserpine est une maîtresse diablelle à ce que je vois; c'est une seconde Honnesta.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel suplice pouvez-vous les condamner! en est-il de plus rude pour elles que celui qu'elles

D ij

44 BELPHEGOR.  
souffrent dans votre Empire.

PLUTON.

Quel supplice extraordinaire les femmes souffrent-elles donc dans les enfers !

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah ! vous avez raison.

PROSERPINE.

Mais je parle assez pour toutes, & ce n'est qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du semestre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner sur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être six mois de l'année absente de son mari, & je vous déclare que je m'en servirai si vous ne me contentez pas sur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez-vous de moi ma chère femme !

PROSERPINE.

Je veux mon mari, que vous traîniez cette affaire en longueur, si vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Où que vous la jugiez sur le champ  
si vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'est une bagatelle que ce  
que Madame vous demande, & nous  
avons là haut des rapporteurs qui ne  
se font point de scrupule de ces sor-  
tes de vetilles.

PROSERPINE.

Ah ! ah ! quel est ce diable de nou-  
velle espece, que je ne connois point ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, je ne suis pas si dia-  
ble que je suis noir.

PLUTON.

C'est un homme, ma Mie, qui vient  
ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'est encore un bon impertinent  
que votre Belphegor. Eh bien mon  
ami, tu viens apparemment nous di-  
re qu'il est bien mécontent de sa fem-  
me !

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je  
suis plus poli que cela ; je vous di-  
rai seulement qu'il brûle d'impatience  
de revenir aux Enfers.

C'est-à-dire qu'il a la maladie du païs.

ARLEQUIN.

Cela est assez naturel , le païs est si beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il suffit que je recommande à Monsieur mon mari l'affaire dont il s'agit , & que la recommandation d'une Déesse comme moi , doit l'emporter sur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute , & Monsieur Pluton doit y avoir égard , un Dieu de sa figure ne doit rien refuser à une Déesse de la vôtre , & il doit tout sacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'esprit ; je gage qu'il ne se plaint pas des femmes lui ?

ARLEQUIN.

Moi , Madame , je n'ai garde , j'en ai toujourns été trop bien traité , j'en avois une pour mon compte. Ah la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE. *se réjoüissant.*

Où est Monsieur Pluton pour en-

tendre un mari se louer de sa femme ?  
Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle  
donné de sa bonté !

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout  
de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'as bien pleurée , je crois !

ARLEQUIN.

Oh ! tant pleuré , que je serois au  
desespoir de la retrouver ! cela me  
rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il bouffonne agréablement ! Com-  
ment te nommes-tu , mon ami !

ARLEQUIN.

Madame on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me  
réjouit. J'ai envie de te retenir à mon  
service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur , Madame ,  
j'ai aussi la maladie du país. Il faut  
que je m'en retourne au plus vite.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un  
grand voyage , il faut du moins te ra-  
fraîchir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraîchissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes !

PROSERPINE.

Si tu veux boire un coup , nous avons ici du vin de Nuis charmant ! Nos Caves sont d'une fraîcheur !

ARLEQUIN.

Elles sont assez profondes du moins ; mais votre vin n'est-il point fermenté ?

PROSERPINE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce pais la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant , quand on trouve du vin mauvais , on dit voilà du vin du diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire ; mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte.

goûte. Il faut que tu sçaches que nous avons ici les plus excellens maîtres de tous les Arts. Nous avons sur tout un Opera des plus complets. . .

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puisque tu as eu le bonheur de me plaire , je veux que tu rapportes quelque chose des Enfers , je te veux faire un don.

ARLEQUIN.

Et quel don , s'il vous plaît ?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Musicien.

ARLEQUIN.

Je vous remercie , je suis déjà assez fou sans cela.

PROSERPINE.

Eh bien je te donne la science de dire la bonne aventure , & de deviner en regardant dans la main le passé, le présent , & le futur.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour celui là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le divertissement. Impitoiables Furies ,  
*Belphegor.* E

50 BELPHEGOR:  
cellez de tourmenter les criminels ! &  
vous , Ombres fortunées , faites de  
votre mieux pour régaler le Seigneur  
Arlequin , qui a eu le bonheur de  
gagner les bonnes graces de Proser-  
pine.

ARLEQUIN à part.

Voilà une bonne Déesse ! Je crois  
ma foi que si je restois plus long-  
tems ici , je ferois Pluton cocu.

\* \* \* \* \*

D I V E R T I S S E M E N T.

TROUPE D'OMBRES:

ENTRÉE DE LUTINS:

UN LUTIN chante.

*Q*ue les Ombres se réjouissent ;  
Chantez, dansez, Peuple démon ;  
Que de Sisiphe & d'Ixion,  
Aujourd'hui les tourmens finissent :  
Que les Danaïdes remplissent.  
Leurs Brocs & leurs Cruches de vin ;  
Et que Tantale puisse enfin,  
Sans que les Enfers l'en punissent ;  
Boire à la santé d'Arlequin.

Et





## SCENE VI.

ARLEQUIN , L'OMBRE  
*de Violette.*

TROUPE D'OMBRES ET  
DE LUTINS.

*L'OMBRE de Violette.*

**A**Rlequin, quel nom a frappé mon  
oreille ! Est-ce donc pour lui que  
la fête se fait ! Seroit-ce un second Or-  
phée qui viendrait chercher son épouse  
aux Enfers !

ARLEQUIN.

Non , je vous assure , ce seroit plû-  
tôt un second Rhadamiste qui vien-  
droit noyer la sienne dans le Cocite ,  
si elle n'étoit pas morte tout-à-fait.  
Mais Dieu merci nous avons une bon-  
ne quittance du Juré-Crieur.

*L'OMBRE de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu , ne seroit-ce pas-là l'Om-  
bre de ma femme ? Il faut que cela  
soit , car je sens une certaine révolu-  
tion par tout le corps.

L'OMBRE de *Violette*.

C'est sûrement Arlequin mon mari, car mon ame est agitée d'une maniere... mais il faut filer doux, & comme il est dans les bonnes graces de Proserpine, tâcher qu'il lui demande la permission de m'emmener; je ne serois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne seroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ses bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE de *Violette*.

C'est donc toi, mon cher Arlequin! Quel excès de tendresse d'avoir entrepris un si grand voiage pour venir chercher ta chere Violette, car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton!

ARLEQUIN.

Ah! voiez donc.

L'OMBRE de *Violette*.

Le bon mari! es-tu venu seul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, supposé que je fusse venu aux Enfers pour y chercher ma

BELPHEGOR. 53

femme ! ce n'auroit pas été à coup sûr  
les Maris veufs du País d'où je viens.  
Où ma mie , je suis venu très seul ,  
& je m'en retournerai de même.

L'OMBRE de *Violette*.

Quoi ! mon cher petit mari , tu au-  
rois la cruauté de me laisser ici , où  
je m'ennuie à la mort ?

ARLEQUIN.

Pour vous désennuier vous n'avez  
qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE de *Violette*.

Toi qui peux tout auprès de Pro-  
serpine. . .

ARLEQUIN.

Eh bien ! pour vous procurer de  
l'emploi dans ce país-ci , je prierai  
le Seigneur Pluton de créer en votre  
faveur une quatrième Charge de Furie.

L'OMBRE de *Violette*.

Quoi ! traître , scelerat , infâme , tu  
ose. . .

ARLEQUIN.

Eh ! là , là , bellement notre femme.  
Il semble que vous soyez encore en  
vie !

L'OMBRE de *Violette*.

*Elle lui ôte sa batte , & le frappe.*

Il faut que je t'étrangle , ou que je  
t'arrache les yeux.

E iij

A R L E Q U I N .

A l'aide, au secours, on m'affomme!

P R O S E R P I N E .

Comment ! quel bruit est-celà !

A R L E Q U I N .

C'est l'Ombre de ma femme qui fait  
le diable à quatre.

P R O S E R P I N E .

Comment !

A R L E Q U I N .

Elle vouloit que je vous priaſſe de  
la laiſſer retourner avec moi en l'au-  
tre monde ; mais je vous prie au con-  
traire de la garder bien ſoigneuſement.  
C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une  
femme de ſon humeur , elle ſervira à  
tourmenter les damnez.

L' O M B R E de *Violette*.

Apprens maraut que je me moquois  
de toi ; que je ſuis trop heureuſe ici ;  
que j'y jôis d'un repos que rien ne  
pouvoit troubler que ta maudite pre-  
ſence , & que le véritable enfer des  
femmes eſt celui de vivre avec des  
maris faits comme toi.

A R L E Q U I N .

Ah, ah, ah, la plaiſante ombre !

L' O M B R E de *Violette* le contrefaiſant !

Ah, ah, ah, le drôle de corps !

PROSERPINE à *Violette*.

Allons, qu'on se retire, & qu'on acheve la fête, que cette Ombre est venuë troubler assez mal-à-propos.

ARLEQUIN *se plaignant*.

Elle m'a étrillé de la bonne sorte, & je m'en sentirai long-tems. Ah! ouf!

PROSERPINE.

Estes vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait du mal! Avez-vous oublié que ce n'est qu'une ombre!

ARLEQUIN *riant*.

Cela est vrai, je n'y songeois pas. Parbleu il faut que je sois bien fou en effet de croire que cette ombre m'ait pû faire du mal, parce que j'en ressens! Ce n'est que mon bâton qui par malheur s'est trouvé un corps & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres*.

Continuez vos jeux.





## LE DIVERTISSEMENT

continué.

## L'Ombre d'une Pucelle.

**J**E suis une Ombre du vieux tems,  
 Qui jadis fut aimable & belle;  
 Rebuttant toujours mes Amans,  
 Je suis enfin morte Pucelle,  
 Pucelle à l'âge de trente ans!  
 Si des Dieux la bonté suprême  
 Me rappelloit de mon tombeau.  
 En ferois-je encore de même?

Diable zot.

## L'Ombre d'un Avare:

**J**e suis l'Ombre d'un vieux Cresus  
 Qui me plaignoit le nécessaire;  
 J'amassois écus sur écus  
 Pour faire un neveu légataire  
 Qui joue & fonds & revenus:  
 Si je repassois l'onde noire;  
 Mourrois-je auprès de mon magot  
 Faute de manger & de boire?

Diable zot.

## L'Ombre d'une femme mariée.

**J**e suis l'Ombre d'une beauté,  
 Femme d'un vieux jaloux sans bornes;  
 Il étoit brutal, emporté,

*Son front méritoit bien des cornes ,  
 Pourtant il n'en a pas porté.  
 Si j'avois encor la puissance ,  
 Echaperoit-il d'être sot ?  
 Aurois-je autant de patience ?*

*Diable zot.*

L'Ombre d'un Cocu.

*Vous voïez l'Ombre d'un cocu  
 Qui fut toujours d'humeur jalouse ;  
 Je méprisai le revenu  
 De la beauté de mon épouse ,  
 Et fus geux tant que j'ai vécu.  
 Mais à présent que c'est la mode ,  
 Que l'époux partage au gâteau ,  
 Voudrois-je n'être pas commode ?*

*Diable zot.*

L'Ombre d'un débauché.

*Nous ne sommes pas sans desirs ;  
 Heureux dans ces demeures sombres ,  
 Nos Jeux sont mêlez de soupirs :  
 Les plaisirs que goutent les Ombres  
 Ne sont que l'Ombre des plaisirs.  
 Quand ces lieux seroient plus aimables ,  
 Sans Bachus & sans Isabeau ,  
 Est-il de plaisirs véritables ?*

*Diâble zot.*

L'Ombre d'une Veuve.

*Aux Ombres s'il étoit permis  
 De prendre là-haut leur vollée ;  
 Combien de morts seroient surpris*

*De voir leurs Veuves consolées ;  
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.  
Près d'un mourant on se désole ,  
Jurant de le suivre au tombeau ;  
Après sa mort tient-on parole ?*

*Diable zot.*

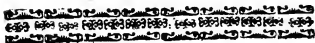
*Arlequin.*

*' Que je vais bien à mon retour ;  
' A Belphegor chanter sa gamme ;  
Quoi , m'envoyer dans ce séjour ;  
Pour m'y faire trouver ma femme !  
C'est me jouer d'un vilain tour.  
Lorsque là-haut il fuit la sienne ;  
Pourroit-il me croire assez sot ,  
Pour tirer d'ici-bas la mienne ?*

*Diable zot.*







## ACTE III.

*Le Théâtre représente un Jardin illuminé,  
où Monsieur Turcaret se prépare à  
donner le bal.*

## SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un  
monstre qui jette du feu par les Narines.*

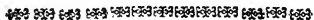
**L**A, là, là, tout doux mon ami,  
nous approchons de la terre; pre-  
nous garde aux Ornières.

*Il descend.*

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne  
bat plus que d'une aîle. Hola, Valets,  
Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici per-  
sonne pour mener mon cheval à l'é-  
curie, mais le drôle a déjà pris son  
parti, & il s'en retourne aux Enfers  
au grand galop. \* Mes baise-mains à  
Madame Proserpine. Ma foi, voilà une  
voiture assez commode, cela ne coûte  
ni foin ni avoine; pour moi j'aurois

\* *Le Monstre s'envolle.*

les dents bien longues si je n'avois eu de l'esprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la vollée, & ne trouvant point de rotisseurs sur la route, je les ai fait cuire au feu d'Enfer qui fortoit des nazeaux de mon Cheval. Mais c'est ici le Jardin où Monsieur Turcaret doit donner le bal. Je ne sçai si je trouverai mon Maître Belphegor. . . Ah ! le voici.



## SCENE II.

BELPHEGOR , TRIVELIN ,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

**A**H ! Seigneur Belphegor, que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé bien ! quelle nouvelle ! que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner ; il est arrivé du Gibier, & il vous prépare un Greffier sauvage à la daube, avec un accolade de témoins du Mans qui sont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

Que tu es badin !

ARLEQUIN.

Et voilà votre permission de vous rendre invisible, bien signée, paraphée & scellée du grand sceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout, Madame Proserpine, (qui, je crois, est amoureuse de moi,) m'a régélé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne aventure.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur le Devin, dites-moi la mienne, je vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers : il faut que j'éprouve mes talens sur toi ; donne moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoissez pas, dites-moi d'abord le passé, je verrai bien si je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été jusqu'ici un grand fripon ; tu fors de bon père & de bonne mère, mais tu ne vaux gueres.

T R I V E L I N .

Cela est vrai.

A R L E Q U I N .

Cependant tu as servi fidelement Belphegor , voilà le passé ; tu es marié par son secours à une jeune fillette de ton Village , voilà le present ; il t'enrichira ce soir , voilà le futur.

T R I V E L I N .

C'est la vérité.

A R L E Q U I N *se rejoüissant.*

C'est la vérité ! ha ! Madame Prosperine , que je vous ai d'obligation.

T R I V E L I N .

Devinez encore , je vous prie , & me dites quelque chose de plus positif.

A R L E Q U I N . *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien ; hier garçon , voilà le passé ; aujourd'hui marié , voilà le present ; & demain cocu , voilà le futur , il n'y a rien de plus positif.

T R I V E L I N .

Voilà un avenir qui me chagrine.

A R L E Q U I N .

Que tu es benêt mon ami ! ne vaut-il pas mieux être cocu que d'avoir une femme vertueuse comme celle de mon Maître !

BELPHEGOR.

Arlequin a raison. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant ; il faut songer à notre affaire. Monsieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin , & c'est le tems que je prends pour me venger de lui. Allez promptement vous déguiser , pour vous trouver à ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguisement prendrons-nous ?

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'esprit , déguisez-vous en Bohémiens. Mettez une espee de toilette sur votre épaule , il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

C'est bien dit , & je dirai la bonne aventure si quelqu'un est curieux de la sçavoir ; & vous , qu'allez-vous devenir ?

BELPHEGOR.

Je vais passer dans le corps de Monsieur Turcaret , dont je ne sortirai que par le commandement de Trivelin , afin de lui procurer une somme considerable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons ensemble ?

TRIVELIN.

Ah ! j'y consens , vous allez donc

bien tourmenter ce Monsieur Turcaret?

BELPHEGOR.

Au contraire , ce sera un possédé de bonne-humeur , qui ne fera que parler en chantant. Je ne suis pas un démon mal-faisant.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je suis , je veux avertir Trivelin d'une chose ; c'est que , quand je serai sorti du corps de Monsieur Turcaret pour entrer dans un autre par son commandement , il se garde bien de me commander rien d'avantage , je ne lui obéïrois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien , j'exigerai une somme si forte de Monsieur Turcaret pour vous faire sortir , que je n'aurai plus besoin de rien quand on me l'aura payée.

BELPHEGOR.

Ce sont tes affaires ; mais voici déjà des Masques ; le-bal va commencer , éloignons-nous , & allons nous concerter ensemble sur la maniere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

SCENE

SCENE III.

LE BAL.

*Plusieurs Masques entrent en dansant.*

Un Masque chante.

**L** A nuit tous Chats sont gris ;  
 Le Bal est l'assemblage  
 Des Jeux & des Ris ;  
 Sous un beau Masque un laid Visage  
 Y passe souvent pour Cypris ;  
 On y prend Fanchon pour Cloris ,  
 Le Magot pour un Adonis ,  
 L'Agioteur pour le Marquis ,  
 Et le Fou pour le Sage ;  
 La nuit tous Chats sont gris.  
 On danse.

SCENE IV.

*Le Bal continuë.*

ARLEQUIN & TRIVELIN  
*en Bohémiens , l'un a un tambour de  
 Basque , & l'autre des Cliquettes.*

ARLEQUIN chante:

**A**U bruit de nos tambours & de nos  
 cliquettes,  
 Belphegor. F

*Accourez Amans curieux :*

*Si sur la foi de nos sornettes*

*Vous croyez devenir heureux ;*

*Déjà vous l'êtes.*



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN,  
LE DOCTEUR, TROUPE  
DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

**A**H ! Messieurs tout est perdu ;  
Monsieur Turcaret est devenu  
fou , il ne peut plus dire un mot sans  
chanter.

TRIVELIN.

Bon , voilà un tour de Monsieur Bel-  
phegor ; & contez-nous un peu cela !

LE DOCTEUR. .

Nous nous étions retirés ensemble  
au bout du Jardin pour concerter une  
mascarade , lorsque tout-à-coup son  
visage a changé , il s'est plaint d'une  
colique affreuse ; il est tombé évanoui  
sur un lit de gazon , & dans le tems que  
j'appellois du secours , il s'est relevé ,  
& s'est mis à chanter.



ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il semble que vous vous réjouissiez de son malheur!

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur; vous croïez Monsieur Turcaret fou, & il est possédé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Possédé d'un Lutin! Qui vous a dit cela?

ARLEQUIN.

Bon! est-ce que nous ne devinons pas tous nous autres!

LE DOCTEUR.

Mais, pourquoi ce Lutin s'est-il adressé plutôt à Monsieur Turcaret qu'à un autre!

ARLEQUIN.

Je devine que c'est pour le punir des cruautés qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment, ce Rodric a donc des amis en Enfer!

ARLEQUIN.

Bon, tous les Diables sont ses confreres.

Je n'entends point cette énigme-là ?

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoiqu'il en soit, c'est moi qui fait les affaires de Monsieur Turcaret, & je vais le porter à se désister de ses poursuites, & à laisser en paix le malheureux Rodric. Quoiqu'à parler franchement je ne le trouve guères en état d'entendre raison; le voici, voyez comme il a les yeux hagards !



SCENE VI.

M. TURCARET, LE DOCTEUR ;  
ARLEQUIN, TRIVELIN,  
TROUPE DE MASQUES.

M. TURCARET *entre en chantant.*

**Q**U'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,  
Rien désormais ne m'étonne ;  
Je ne crains ni le froid ni le chaud,  
J'ai réalisé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'est fort bien fait à vous, Monsieur Turcaret ; mais laissez-là vos Chançons pour m'écouter; vous n'êtes

pas si heureux que vous pensez, croïez-moi.

TURCARET chante.

*J'ai toujours ma Caisse remplie ,  
J'ai de la santé , je suis vigoureux ;  
Tantôt Cloris , tantôt Silvie ,  
Je bois de tous vins , je jouë à tous jeux ,  
Qui peut ainsi passer la vie ,  
Peut avec raison se dire heureux.*

LE DOCTEUR.

Mais M. Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous poursuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les sommes que vous prétendez qu'il doit; les interêts que vous avez exigés de lui, ont passé de beaucoup le principal, il est dans la dernière misere, & vous devriez avoir pitié de lui.

TURCARET chante.

*C'est un plaisir pour mes semblables  
De voir les autres misérables ,  
Ils ne s'embarrassent que d'eux :  
En moi la pitié ne peut naître ;  
Si tout le monde étoit heureux ,  
Quel plaisir aurois-je de l'être !*

LE DOCTEUR.

Hélas ! on voit bien que cet homme-là a le diable au corps ; mais à propos de Diable, voici sa femme.



## S C E N E V I I .

*Monsieur* TURCARET, *Madame*  
TURCARET, LE DOCTEUR,  
ARLEQUIN, TRIVELIN,  
TROUPE DE MASQUES.

*Madame* TURCARET.

**A**H ! Messieurs , que viens-je d'ap-  
prendre ? On dit que mon mari  
est possédé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

*Madame* TURCARET.

Et où est-il ce Lutin , que je lui ar-  
rache les yeux ?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

*Madame* TURCARET.

Oh ! je l'en ferai bien sortir à bons  
coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant sur Monsieur*  
*Turcaret & sur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce soin.  
Allons , Monsieur le Lutin, sortez au  
plus vite.

*Madame* TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc ? vous  
battez mon mari.

Et vous me frappez aussi; avez-vous perdu l'esprit!

A R L E Q U I N.

C'est que je voulois toucher le Diable par bricolle.

L E D O C T E U R.

Cela n'est pas nécessaire, je vais le conjurer, moi, Esprit malin, dis-nous qui tu es! il nous va répondre par la bouche de Monsieur Turcaret, apparemment!

B E L P H E G O R par la bouche de Monsieur

*Turcaret chante :*

*Je suis un Démon*

*Invisible,*

*Mais sensible :*

*Belphegor est mon nom.*

L E D O C T E U R.

Belphegor! ce Diable ne m'est pas inconnu!

B E L P H E G O R par la bouche de Monsieur

*Turcaret chante :*

*Je suis dans le corps*

*De ce galant homme,*

*Et l'on ne m'en mettra dehors*

*Qu'avec une très-grosse somme.*

L E D O C T E U R.

Ah! ah! le Diable est intéressé.

M A D A M E T U R C A R E T.

Mais, pourquoi a-t-il choisi le corps

de mon mari , plutôt qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Il est permis de prendre son bien où on le trouve.

Madame TURCARET.

Comment ?

TRIVELIN.

Eh ! ouï : ne sçavez-vous pas qu'il y a long-tems que tout le monde donne votre mari à tous les Diables ?

Madame TURCARET.

Que je suis malheureuse ! mais n'y a-t'il point de remede à cela ?

LE DOCTEUR.

Laissez-moi faire , je vais conjurer l'esprit en latin , c'est une langue qui a beaucoup de force sur les Lutins :

*Caco demon exi ex isto corpore ?*

BELPHEGOR par la bouche de Turcaret.

*Nolo.* LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas sortir.

*Et hoc te non tedet habitare ?*

BELPHEGOR par la bouche de Turcaret.

*Non tadeo.*

LE DOCTEUR.

Ah ! Messieurs , le Diable a fait un solécisme ; il ne sçait pas la Grammaire , il ignore la règle des Verbes *Pœnitet* , *tadet* , *Pudet* , *Miseret*.

AR-

ARLEQUIN.

Il n'est pas surprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Affûrement; mais sans tant vous toutmenter, si l'on me veut payer la somme que je demanderai; je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les Diables.

*Madame* TURCARET.

Comment! Est-ce que vous avez pouvoir sur les Esprits!

TRIVELIN.

Sans doute.

*Madame* TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari!

TRIVELIN.

Rien quand l'affaire sera faite,...

*Madame* TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant de l'entreprendre.

*Madame* TURCARET.

Cent mille écus! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort : si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver ; je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame : mais quand il y fera, il n'en sortira pas si aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Madame TURCARET.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier ?

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Madame TURCARET.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites ?

TRIVELIN.

Comment ! vous en doutez ? je vais vous en donner des preuves ! Huft, Must.

*Le Théâtre paroît tout en feu, les Iffres du Jardin poussent des Gerbes d'artifice.*



*Madame* TURCARET.

Miséricorde ! qu'est-ce que tout ceci ! Voilà mon Jardin tout en feu ; il va se communiquer à la maison : je suis ruinée.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

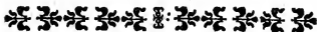
Ma foi , cela est effroyablement beau.

*Madame* TURCARET.

Ah ! Monsieur , je vais vous chercher les cent mille écus , éteignez au plutôt cet embrasement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vite.



SCENE VIII.

*Monsieur* TURCARET , LE  
DOCTEUR , ARLEQUIN ,  
TRIVELIN , MASQUES.

LE DOCTEUR.

**J**E suis tout effrayé de ce que je viens de voir , mais Monsieur , qui vous a donné ce pouvoir surprenant ?

TRIVELIN.

C'est l'astre prédominant, qui, au jour de ma naissance... influant perpendiculairement... comme qui diroit... mais il est inutile de vous expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, assurément, de la manière dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

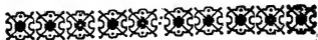
Oh! si loin, que si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce Jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en fasse rien. Mais que cherchent ici ces gens!

TRIVELIN.

Parbleu ce sont les Sergens de ce matin qui poursuivoient Monsieur Belphegor, je les reconnois.



## SCENE IX.

M. TURCARET, LE DOCTEUR ;  
ARLEQUIN, TRIVELIN,  
DEUX SERGENS, PLUSIEURS  
ARCHERS & MASQUES.

*Premier SERGENT.*

**B**On soir Monsieur le Docteur; nous venions dire à Monsieur Turcaret que ce matin nous avons manqué son homme par la fourberie d'un certain manant qui s'est moqué de nous; mais ce manant-là tombera quelque jour sous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu passeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN à *Trivelin*.

Changes-moi ce drôle-là en cornichons!

LE DOCTEUR.

Ah! Monsieur le Sergent, il n'est pas tems de parler d'affaires, Monsieur Turcaret est possédé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroyables; tout-à-

l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

U N S E R G E N T .

Ah ! que m'apprenez-vous , & ne peut-on pas remédier à cela ?

L E D O C T E U R .

Voilà un Magicien qui s'est engagé à le faire, moyennant cent mille écus que Madame Turcaret lui est allé chercher.

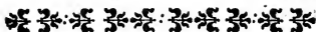
U N S E R G E N T .

Comment , & c'est notre homme de ce matin , ne vous y fiez pas , c'est un coquin qui a reçu notre argent pour nous tromper , & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir , c'est un Payfan !

A R L E Q U I N *lui donnant de sa batte.*

Apprenez à respecter la magie.





## SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN,  
TRIVELIN, DEUX SERGENS,  
ARCHERS, M. TURCARET,  
*Madame* TURCARET, MASQUES.

*Madame* TURCARET apportant deux  
sacs.

**T**enez, Monsieur, voilà cent mille  
écus en or bien comptez.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger !

ARLEQUIN *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

TRIVELIN *faisant quelques lazis.*

Remarquez bien, Messieurs, ce tour-ci.

Démon, je te commande de sortir du  
corps de Monsieur Turcaret, & de  
passer dans celui de ces Messieurs.

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur  
Turcaret, chante :*

*Sans que rien me retienne*

*J'obéis à ta voix,*

*Mais qu'il te souvienne*

*Que c'est pour la dernière fois.*

30 BELPHEGOR.

TURCARET.

Ah ! que je me sens soulagé ! où suis-je ! & d'où viens-je !

*Premier SERGENT chante , sentant Belphegor entrer dans son corps.*

*'Ah ! je ressens des douleurs effroyables ,  
'Je ne sçai point ce que c'est que cela ;  
'J'ai dans mon corps une troupe de Diables ;  
'Et c'est à qui plus me tourmentera ;  
L'un me déchire .*

*L'autre me tire ,  
'Et je ne sçai qui d'eux m'emportera.*

*Second SERGENT.*

Qu'est-ce que cela signifie , & qu'est-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : Et comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables , ils se battent là-dedans... comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

*Il donne des coups de sa batte sur le dos du Sergent.*

*Second SERGENT à Trivelin.*

Ah ! malheureux , qu'as-tu fait !

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable , voyez le grand malheur.

Second SERGENT.

Le malheur retombera sur toi, car je l'ai bien entendu, ton pouvoir est fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la Justice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN *au premier Sergent.*

Monsieur Belphegor ne souffrira pas cela, n'est-il pas vrai! . . . mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'est qu'il ne peut plus rien pour toi; qu'il te souvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah! je l'avois oublié: Seigneur Belphegor; ayez pitié de moi, & sortez promptement du corps que vous possédez.

ARLEQUIN.

Il n'en sortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, sortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien; il est dans son creux.

82 BELPHEGOR.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Messieurs, vous voyez que je fais ce que je puis pour réparer la faute que j'ai faite!

*Second* SERGENT.

Nous ne nous embarrassons point de cela, nous t'allons mener en prison, si tu ne délivre tout-à-l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor, encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme si tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Est-ce-là la récompense de l'avoir servi si fidèlement!

*à part.*

Mais je vois bien qu'il faut user ici de stratagème. Messieurs, que je vous dise un mot en particulier! Eloignons-nous un peu.







SCENE XI.

*Monsieur* TURCARET , *Madame*  
TURCARET , ARLEQUIN,  
TRIVELIN , LE DOCTEUR ,  
SERGENS , ARCHERS ,  
MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

**Q**ue Diable va-t'il faire : je ne sçau-  
rois le diviner sans lui avoir regar-  
dé dans la main. Que je plains ce misé-  
rable !.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne sort-il  
pas d'où il est.

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournât aux En-  
fers , il ne peut plus passer dans aucun  
corps , son pouvoir est limité.

LE DOCTEUR.

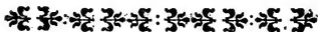
Quel malheur seroit-ce pour lui de  
retourner aux Enfers , puisque c'est son  
son pays !

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui  
est prescrit , Pluton lui feroit souffrir

dès tourmens terribles , il est sévère en diable sur ces matieres ; mais quel bruit entens-je !

*On entend le bruit du tambour.*



SCENE XII.

*Monsieur* TURCARET , *Madame*  
TURCARET , ARLEQUIN,  
TRIVELIN , LE DOCTEUR ,  
*Premier* SERGENT , *Second* SERGENT ,  
& *les autres Acteurs.*

*Second* S E R G E N T .

**C**'Est une femme qui fait battre la  
Caisse pour retrouver un mari  
perdu.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour cela. Il n'y a guères  
de mari qui en fît autant.

TRIVELIN.

Grande , grande nouvelle , Seigneur  
Belphegor , Madame Honnesta votre  
femme vient d'arriver , & c'est elle qui  
vous fait reclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier*  
*Sergent.*

Ah ! retournons au plus vite aux En-  
fers.

T R I V E L I N .

Bon , le voilà parti , mon stratagème a réussi , je sçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les diables que de revoir sa femme.

L E D O C T E U R .

Explique-nous tout ceci , nous connoissons Madame Honnesta , & son mari Rodric !

T R I V E L I N .

Eh bien ! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor, que Pluton avoit envoyé sur la terre pour éprouver si les maris qui se plaignoient de leurs femmes avoient raison. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois , ne songez maintenant qu'à vous réjoüir, puisque le Diable vous a fait le plaisir de vous abandonner.

F I N .



*On continuë le Bal , & le tout finit par  
des Vaudevilles.*

### Premier Masque.

**A** *Mans que rien ne vous étonne ,  
Quoiqu'on oppose à vos raisons  
Des Chansons :  
Lorsque l'Horloge carillonne ,  
L'heure du Berger n'est pas loin ,  
Ayez soin ,  
De saisir l'instant qu'elle sonne.*

### Second Masque.

*Il n'est qu'un certain tems pour plaire ,  
Iris vendez cher aux Amans  
Vos beaux ans ;  
Vers la fin de votre carrière ,  
Vous payerez à votre tour  
A l'Amour ,  
Tous les frais qu'il aura pû faire.*

### Troisième Masque.

*Lorsque dans l'Hymen on s'engage  
Tout plaît parce qu'il est nouveau ,*

*C'est le beau ;  
Mais deux jours après on enrage  
Du mauvais marché qu'on a fait.  
C'est le laid :  
On n'a plus d'espoir qu'au Veuvage.*

#### Quatrième Masque.

*Femme trop sage me désole ,  
Et sa vertu fait trop de bruit ,  
Jour & Nuit ;  
J'aime mieux une jeune fole ,  
Et si je suis , d'être Cocu ,  
Convaincu ,  
Nombre que je vois m'en console.*

#### Arlequin au Parterre.

*Si l'on vous demande à la porte ,  
Belphegor a-t'il réjoui ;  
Dites oui ,  
Si quelqu'un parle d'autre sorte  
Et veut par contradiction ,  
Dire non ,  
Dites .... Que le Diable l'emporte.*





A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comedie intitulée : *Belphegor*, qui a été représentée sur le Théâtre Italien, & j'ai crû que l'impression en pouvoit être permise. A Paris ce 21. Mars 1723.

Signé DANCHET.

---

A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Théâtre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes pièces qui le composent, & j'en'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

LE FLEUVE  
D'OUBLY,  
COMEDIE.



*Fleuve d'Oubly*

A



## ACTEURS

LE FLEUVE LE'THE'.

UNE NYMPHE du Fleuve.

TRIVELIN, Distributeur des Eaux.

UN MARQUIS du hazard.

SPINETTE, médisante.

UN INGRAT.

VIOLETTE, femme amoureuse de son mari.

UN APOTICAIRE.

UN GASCON.

TROUPE DE MARTELS qui viennent boire des Eaux du Fleuve Léthé, pour oublier leurs chagrins.

*La Scene est aux Enfers.*





LE FLEUVE  
D' DOUBL Y,  
COMEDIE.

*Le Théâtre représente un Bois agréable , au milieu duquel les Eaux du Fleuve Léthé coulent lentement : ce Dieu acoudé sur son Urne chante les paroles suivantes.*

**C**omme mes Eaux , le tems coule sans cesse ,

Le passé ne peut revenir :

Perdez-en le souvenir ,

Sage Vieillesse.

Ne comptez point sur l'avenir ,

Folle Jeunesse.

Jouïssiez du présent qui va bien-tôt finir.

A ij



## SCENE PREMIERE.

## TRIVELIN.

**E**NFIN voici le procès des Mâris & des Femmes terminé à l'amiable ; & par la faveur de Belphegor qui m'a amené avec lui dans ce País, me voila distributeur en chef des Eaux du Fleuve Léthé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans l'autre monde , que tous les mortels dans ce jour pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux pour oublier leurs chagrins ; je crois que nous aurons bonne Compagnie , car il y a là-haut bien des mécontents.

Ce Fleuve a , dit-on , la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre aux vivans que le souvenir des choses qu'ils ont dessein d'oublier.

Eprouvons un peu cela : j'ai dessein d'oublier mon ignorance ; car , l'emploi dont Pluton m'a honoré , demande un homme capable de l'exercer.

*Il boit.*

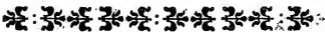
Bon , me voila déjà à demi sçavant ; mais ce n'est pas assez , car un demi-sçavant est souvent plus sot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir sçavant tout-à-fait..

*Il reboit.*

Ah ! ma foi , maintenant il me monte trop de sçavoir à la tête ; & je crains que cela ne m'enyvre.

Mais voici déjà un mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air suffisant.



## S C E N E . I I .

LE MARQUIS , TRIVELIN .

LE MARQUIS . .

**H**Ola l'Ami , dis-moi un peu , est-ici que l'on distribuë les Eaux du Fleuve Léthé ?

T R I V E L I N . .

A qui cet homme-là croit-il parler. Que demandez-vous? . .

Je demande à boire ; qu'on me reinse un Verre.

TRIVELIN.

Est-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de Cabaret !

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc !

TRIVELIN.

Apprenez que je suis le Distributeur en chef de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui Diable auroit crû cela à vous-voir dans un tel équipage !

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger des gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela est plaisant , je viens ici pour oublier , & cet homme me dit sans cesse d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple , si l'on jugeoit des gens par leurs habits , on vous prendroit pour un honnête homme.

LE MARQUIS.

Est-ce que je ne le suis pas ?

TRIVELIN.

Nous l'allons voir : Que demandez-vous ?

D' O U B L Y.

7

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déjà dit ; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choses.

TRIVELIN.

Cela vous fera aisé , puisque sans en avoir bû , vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cérémonies. Je suis un Marquis de fraîche datte , qui ayant trouvé le secret de gagner un million en moins de six mois , voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

Petit Commis ! ah ! je ne m'étonne plus si vous m'avez abordé le chapeau sur la tête ; ceux de la Doüanne ne l'ôtent à personne.

LE MARQU'IS.

Laissons cela , & me dites si me voyant aujourd'hui dans l'opulence , je ne pourrois pas , par le secours de vos Eaux , oublier ce que j'ai été !

TRIVELIN.

Vous n'avez pas besoin d'en boire pour cela : vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

3.  
**LE FLEUVE**

**LE MARQUIS.**

Il m'arrive tous les jours des aventures terribles.

Dernierement ayant maltraité mon Cocher, il eût l'insolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon pere, qui avoit été jadis son Camarade.

**TRIVELIN.**

Votre pere étoit donc un Fiacre !

**LE MARQUIS.**

Quoiqu'il en soit, il n'est pas agréable que les gens vous fassent res-souvenir de ces sortes de choses.

**TRIVELIN.**

Et mais de cette façon ce n'est pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubly, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoissent.

**LE MARQUIS.**

Et comment y pouvoir parvenir ?

**TRIVELIN.**

Ils feront comme s'ils en avoient bû, quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire.

Croyez-moi, n'oubliez pas votre premier état.

Le souvenir des peines passées, est la rocambole des plaisirs présents.

Mais voici une Dame qui me paroît bien

D' O U B L Y.

bien alerte , sçachons ce qu'elle de-  
mande.



SCENE III.

TRIVELIN , SPINETTA.

SPINETTA.

**S**ignore sono vostra serva.

TRIVELIN.

Ah ! ah ! c'est une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari, pour lui faire oublier sa jalousie?

SPINETTA.

*Non Signore, non ho marito.*

TRIVELIN.

Ah ! je vois ce que c'est, vous êtes une Veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi, la vûë d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

*Non sono, nē maritata, ne vedova sono fanciulla.*

*Fleuve d'Oubly.*

B

T R I V E L I N .

Ah ! vous êtes fille. Eh bien, est-ce que vous voudriez oublier ce nom-là ! vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remèdes plus spécifiques que nos Eaux.

S P I N E T T A .

*No no , amo troppo la mia liberta.*

T R I V E L I N .

Et comment vous appelez-vous ?

S P I N E T T A .

*Spinetta.*

T R I V E L I N .

Spinette ! ah ! le joli nom. Mais, Mademoiselle Spinetta, ne pourriez-vous point parler François, il me semble que je vous entends mieux ?

S P I N E T T A .

Tout comme il vous plaira : j'ai dix langues en mon commandement.

T R I V E L I N .

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

S P I N E T T A .

Vous avez bien raison, & c'est ce qui m'amène ici : Je m'aperçois tous les jours que tous ceux qui me connoissent me fuient comme la peste, disant que je suis trop médisante, &



je viens ſçavoir ſi vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

T R I V E L I N.

Est-ce que ſans cela vous ne pourriez pas vous taire !

S P I N E T T A.

Et le moyen de me taire ; je ſçai que le vieux Damis, qui n'avoit travaillé toute ſa vie que pour ſ'acquérir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je ſçais que la prude honteuſe ne fait montre de ſa vertu que pour faire acheter plus cher ſes faveurs.

Je ſçais que le Conſeiller Douxſot fait publiquement le jaloux de ſa femme, & la conſeille en particulier ſur le choix de ſes Galants.

Je ſçais que la veuve la Fardiere, dont le mari eſt mort il y a vingt ans, ne ſ'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je ſçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par ſon hipocriſie, m'a fait une déclaration d'amour, & je pourrois me taire ? Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

T R I V E L I N.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

B ij

« Pourquoi ? »

TRIVELIN.

« C'est que les vices des hommes se renouvellent tous les jours. Mais puisque vous trouvez tant de plaisir à la médifance , je ne vous conseille pas de vous en priver.

Croyez-moi , bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe & devenir homme ; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir ?

TRIVELIN.

Plût au Ciel ! nous verrions bien-tôt les Dames venir en foule chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empressement de devenir femmes , quand ce ne seroit que par curiosité.

TRIVELIN.

Ma foi , moi tout le premier.

SPINETTA.

Ah ! que si j'étois homme , j'en ferois de belles !

T R I V E L I N.

Ah ! que si j'étois femme , j'en ferois de bonnes !.

S P I N E T T A.

Si j'étois homme , je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

T R I V E L I N.

Si j'étois femme , je renchérirois sur les talens des plus hardies Coquettes.

S P I N E T T A.

Si j'étois homme , je serois le plus discret du monde.

T R I V E L I N.

Si j'étois femme , je serois la plus grande . . . parleuse de l'Univers.

S P I N E T T A.

Si j'étois homme , je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préfèrent le plaisir de publier ce qu'ils n'ont pas fait , à celui d'être heureux , & de se taire.

T R I V E L I N.

Si j'étois femme je changerois d'Amans comme de chemises.

S P I N E T T A.

Ah ! que je ne prendrois pas pour Maîtresses de ces capricieuses qui changent tous les jours de goût.

TRIVELIN.

Ah ! que je ne prendrois pas pour Amans, de ces grands Flandrins, qui attendent qu'une femme fasse toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits les plus réguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros Effouffez qui se trouvent tout en eau pour avoir monté un Escalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de présent aux femmes : tout Amant qui donne n'est jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner à l'autre.

SPINETTA.

Enfin si j'étois homme, je ne serois point jaloux ; j'aimerois les femmes pour moi-même, & non pour elles : je ne m'embarasserois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'est-à-dire, que vous les regarderiez comme un mets qu'on sert sur votre table.

S P I N E T T A.

Sans doute. Par exemple, j'aime les perdrix & le poisson, est-ce que je me soucie que le poisson & les perdrix m'aient ! Mais puisque vos Eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le dessein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais, & puisque je suis condamnée à rester au nombre des femmes toute ma vie, je prétens jouir de tous leurs privilèges.



## S C E N E IV.

T R I V E L I N , L' I N G R A T.

T R I V E L I N.

**M**Ademoiselle Spinette est une dégourdie. Mais que veut cet homme-ci ! Il me paroît bien reveur.

L' I N G R A T.

Ah ! je respire : me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubly ; que je vais boire de ces Eaux avec plaisir !

T R I V E L I N.

*Haut.* Si je vous le permets, *bas.* Et à

B iij

16. LE FLEUVE

quelle intention en voulez-vous boire ?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre qui étoit autrefois de mes amis.

TRIVELIN.

Eh ! mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire ; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vray.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avouer !

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avoient pas le font-ils moins que moi ? Je suis ingrat par indolence, ils le sont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence !

L'INGRAT.

Où. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en souviens plus. Je néglige les occasions de le servir ; & quand il paroît à mes yeux, je me fais des reproches à moi-même du peu de reconnaissance que j'ai de ses bienfaits ; c'est pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

T R I V E L I N.

Eh ! pourquoi l'éviter ?

L' I N G R A T.

Je n'ai plus besoin de lui ; que diable faire d'un ami inutile !

T R I V E L I N.

Et a-t-il besoin de vous !

L' I N G R A T.

Sans doute : je pourrois lui rendre service dans le poste où il m'a fait parvenir ; mais il me faudroit faire des pas , & je n'aime à me donner de la peine que pour moi :

T R I V E L I N.

Voilà en effet une grande indolence.

L' I N G R A T.

Je cherche des raisons pour l'autoriser.

T R I V E L I N.

Et quelles raisons pouvez-vous trouver ?

L' I N G R A T.

Que Philandrea fait beaucoup pour moi , mais qu'il pouvoit faire davantage.

Qu'il a peut-être eu ses vûes en m'obligeant.

Que l'amour propre y a eu beaucoup de part.

Enfin , qu'il n'a pas continué à m'obliger toujourns de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raisons pour autoriser votre ingratitude.

L'INGRAT.

Il est vrai qu'elles ne valent pas grand chose , & que mes remords les combattent terriblement , c'est pourquoi je viens boire de vos Eaux pour me tranquiliser là-dessus.

TRIVELIN.

Oh ! parbleu , vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Eh ! je vous en conjure ; je vous en aurai une éternelle obligation , je m'en souviendrai toute ma vie.

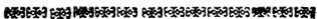
TRIVELIN.

Oüi-da , comme des services que vous a rendus votre ami. Croyez-moi , bûvez-en plutôt pour oublier votre indolence , en ce cas je vous permets d'en boire.

L'INGRAT.

Ma foi , je suivrai votre conseil , & je commence à concevoir qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.





## S C E N E V.

TRIVELIN, VIOLETTE

T R I V E L I N.

**S**I tous les Ingrats venoient boire de nos Eaux, notre Fleuve seroit bientôt tari. Mais écoutons cette femme.

V I O L E T T E.

Monfieur, je voudrois bien boire de vos Eaux pour oublier mon Mari.

T R I V E L I N.

Est-il mort ?

V I O L E T T E.

S'il étoit mort qu'aurois-je besoin de vos Eaux pour l'oublier, huit jours en auroient déjà fait l'affaire.

T R I V E L I N.

Si bien que vous voudriez l'oublier de son vivant. Eh pourquoi ?

V I O L E T T E.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems il m'oublie furieusement.

T R I V E L I N.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie ?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & sur-tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari ?

VIOLETTE.

Hélas ! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel país êtes-vous, pour aimer trop votre mari : voilà un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Aussi toutes nos voisines se moquent de moi, & disent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raison.

VIOLETTE.

Elles disent que je suis folle de sacrifier ainsi ma jeunesse, & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on se contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des jolies femmes sont faits. De même que les Ironnelles ayant passé ici agréablement le Printems, ne s'en retour-

D' O U B L Y. 21

nent dans leur païs qu'en Autom ne  
Tout de même quand une jolie fem-  
me a pris une fois sa volée, elle ne  
doit retourner à son mari que quand  
elle est sur l'arriere saison. Il y a bien  
des maris qui sont encore trop heu-  
reux de s'en contenter.

V I O L E T T E.

Ah ! la jolie comparaison.

T R I V E L I N.

Je vais vous en donner encore une  
autre.

Une jeune Coquette est comme une  
Terre saisie réellement ; les Amans  
sont les Créanciers qui la font valoir,  
& en tirent le revenu jusqu'à la fin du  
payement, & au bout du tems le fond  
retourne au Mari.

V I O L E T T E.

Cette comparaison vaut bien l'autre ;  
ainsi je vais boire au plutôt de vos  
Eaux , pour oublier un homme qui ne  
mérite pas mon amour.

T R I V E L I N.

Mais sans boire de nos Eaux , vous  
pouvez de vous-même l'oublier.

V I O L E T T E.

Et comment ?

TRIVELIN.

En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari : il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un remede qui me guérisse tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des Maris, je ne sçaurois trop-tôt boire de vos Eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Rûvez-en razade pour mieux cimenter la chose. Mais voici une plaisante figure.



## SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

**M**onsieur, je suis votre petit Serviteur. Je suis un Maître Apoticaire de la Ville & Fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monfieur, je vous avertis par avance que nos Eaux ne se prennent que par la bouche.

L' A P O T I C A I R E.

Je n'ai pas dessein d'en prendre autrement ; j'en viens boire pour oublier une fâcheuse idée qui me tourmente depuis quelque tems.

T R I V E L I N.

Est-ce une idée particulière ?

L' A P O T I C A I R E.

Non , elle est assez générale.

T R I V E L I N.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L' A P O T I C A I R E.

D'être cocu.

T R I V E L I N.

Cette idée-là est plus particulière que vous ne pensez ; car le plus grand nombre de ceux qui le sont , ne croient pas l'être. Voyons d'abord si votre idée est juste ! Surquoi elle est fondée ? Sur votre figure apparemment ?

L' A P O T I C A I R E.

Comment : est-ce que j'ai l'air d'un Cocu ?

T R I V E L I N.

Ma foi autant que d'un Apoticaire.

L' A P O T I C A I R E.

Voilà par exemple ce que je n'aurois jamais crû.

Quoi, vous avez encore d'autres raisons, pour confirmer votre idée ?

L'APOTICAIRE.

Sans doute. Mais aussi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les unes & les autres : ça, voyons d'abord surquoi sont fondez vos soupçons.

L'APOTICAIRE.

Je sens de tems en tems que le front me demange.

TRIVELIN.

Bon, cela n'est rien. Ce sont peut-être des Cousins qui vous piquent.

L'APOTICAIRE.

Je rêvai la nuit dernière que j'étois au milieu d'un troupeau de Béliers, & que je broutois avec eux.

TRIVELIN.

Bon, c'est signe de gloire.

L'APOTICAIRE.

Signe de gloire ; je croyois que c'étoit signe d'affront.

TRIVELIN.

Il faut toujours prendre le contre-pied des songes.

L' A P O T I C A I R E.

Outre plus , mes enfans ne me ressemblent point.

T R I V E L I N :

C'est que vous n'y mettez pas apparemment la dernière main.

L' A P O T I C A I R E.

Voilà , Monsieur , surquoi est fondée mon idée.

T R I V E L I N :

Voyons les raisons que vous avez pour la détruire.

L' A P O T I C A I R E.

Ma femme est laide.

T R I V E L I N :

Mauvaise raison. Nos petits Maîtres aujourd'hui ne sont pas délicats ; ils préfèrent la quantité à la qualité. Avec eux tout passe.

L' A P O T I C A I R E :

Ma femme ne se soucie pas des hommes.

T R I V E L I N :

Quelle preuve avez-vous de cela ?

L' A P O T I C A I R E.

Elle ne se soucie pas de moi-même qui suis son mari.

T R I V E L I N :

Est-ce que les femmes mettent les

*Fleuve d'Oubly.* C.

maris au nombre des animaux raisonnables !

L'APOTICAIRE.

Comment, est-ce qu'un mari n'est pas un homme !

TRIVELIN.

Non pas toujours.

L'APOTICAIRE.

Ah ! voici une raison bien forte celle-ci. Ma femme me fait confiance de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien. Elle peut vous sacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change, & vous en dormir sur ceux qu'elle favorise en secret.

L'APOTICAIRE.

Cela est plaisant ; toutes les raisons qui pouvoient renverser mon idée, ne font que l'appuier davantage.

TRIVELIN.

Ecoutez, je puis me tromper ; consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTICAIRE.

Et c'est ce que j'ai fait aussi ; j'ai même consulté des gens du Corps.



TRIVELIN.

Du Corps des Apoticaire!

L'APOTICAIRE.

Non, des Cocus.

TRIVELIN.

Et qui encore!

L'APOTICAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser; &amp; que vous a-t-il répondu!

L'APOTICAIRE.

Qu'il ne croïoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs!

L'APOTICAIRE.

Pardonnez-moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne sçait donc pas la Coûtume de Paris; que ne vous adressez-vous à votre Notaire.

L'APOTICAIRE.

Est-ce que les Notaires se connoissent en Cocus!

TRIVELIN.

Eh par bleu, c'est chez eux qu'on va signer pour l'être.

Il est vrai. Mais je ne crois pas qu'ils gardent de Minuttes de ceux qui le font.

TRIVELIN.

Du diable, cela coûteroit trop de papier timbré.

L'APOTICAIRE.

Enfin quoiqu'il en soit, je n'ai trouvé que vous qui m'aiez parlé juste; & pour détruire l'idée où vous m'avez confirmé, je vais boire de vos Eaux; car en ces sortes de matieres l'opinion est toujours plus chagrinante que la chose même. Après tout le cocuage n'est pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTICAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela est vrai; il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux. Mais allez boire de nos Eaux, ensuite vous irez faire un tour dans le Bois; & sur tout, prenez garde d'accrocher votre tête aux branches.

Mais voici un drôle qui m'a l'air de ne se pas moucher du pied.



## S C E N E. V. I I.

TRIVELIN, LE GASCON.

TRIVELIN.

Qui êtes-vous, Monsieur ? Que demandez-vous ?

LE GASCON.

Cadedis je suis un Cadet de Pezenas qui se fait besoin d'eau.

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos scrupules ; les Gens de votre pais ne péchent pas par là !

LE GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir. J'ai grand soif d'oublier, & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Et que voulez-vous oublier encore !

LE GASCON.

Primo, ma valeur.

TRIVELIN.

Oublier votre valeur ! il y a bien des gens qui croient en avoir de reste, &

30 LE FLEUVE  
qui ne s'en souviennent pas dans l'oc-  
casion.

LE GASCON.

Oh Cadedis, je ne m'en souviens  
que trop; & si je me battois toutes  
les fois que j'en ai envie, je mettrois  
bien des gens à bas.

TRIVELIN.

Je le crois.

LE GASCON.

Mais je me représente le chagrin de  
voir une foule de Veuves, & d'A-  
mantes désolées me venir reprocher  
la mort de leurs Epoux & de leurs A-  
mans, & l'embarras sur-tout d'être  
obligé d'importuner tous les jours le  
Prince pour des graces nouvelles.

TRIVELIN.

Ce n'est pas votre valeur qu'il faut  
oublier, mais l'envie de vous battre.

LE GASCON.

Item. Je veux oublier l'art de con-  
ter choses persuasives aux Dames, &  
de les rendre d'abord amoureuses de  
moi; je n'y sçaurois fournir.

TRIVELIN.

Oh! sans doute.

LE GASCON.

Je suis l'amour des femmes, & là:

D' O U B L Y. 31

terreur des hommes , & je fouhaiterois que vos Eaux fissent en moi tout le contraire.

T R I V E L I N.

C'est-à-dire que vous voudriez être aimé des hommes & craint des femmes.

L E G A S C O N.

Je l'avouë , un bon ami me feroit plus de plaisir que la plus belle maîtresse.

T R I V E L I N.

Je vais vous livrer une couple de bouteille de nos Eaux , ferez-vous content ?

L E G A S C O N.

Comment Cadedis content ? il m'en faut une centaine.

T R I V E L I N.

Cent bouteilles ! Et pourquoi faire ?

L E G A S C O N.

Pour en faire boire à tous mes créanciers , & leur faire oublier ma porte.

T R I V E L I N.

Vous en avez donc beaucoup !

L E G A S C O N.

Une légion.

T R I V E L I N.

Cela me surprend.

Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte !

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-tems que vous leur devez ?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans ; ne sont-ils pas fous de me demander de l'argent aujourd'hui qu'il est si rare !

TRIVELIN.

S'ils sont fous aujourd'hui, il y a cinq ans qu'ils l'étoient bien d'avantage.

LE GASCON.

Si-tôt que j'ai emprunté, je ne m'en souviens plus, je trouve ces marauds-là bien insolens de vouloir avoir plus de mémoire que moi ; oh cadedis ! vos Eaux m'en feront raison.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de crédit ?

LE GASCON.

Qui moi ! il suffit que je sçache le nom d'un homme pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE :

L E G A S C O N.

La maudite race que les créanciers, & sur-tout les Marchands ; il semble que ces belîtres ne fassent crédit que pour avoir le plaisir de demander de l'argent.

T R I V E L I N.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir-là !

L E G A S C O N.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon País.

T R I V E L I N.

Le Courier est souvent volé en chemin.

L E G A S C O N.

Diriez-vous que je haïs tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être Créancier de personne.

T R I V E L I N.

C'est fort bien fait à vous.

L E G A S C O N.

Mais venons au fait ; livrez - moi mes cent bouteilles.

T R I V E L I N.

Monfieur, cela m'est impossible, si tous ceux qui ont des Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

*Fleuve d'Oubly.*

D

Comment cadedis, vous me refusez à moi!

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raisonnable.

LE GASCON.

Oh sandis je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'est ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez l'ami, songez que je n'ai pas encore oublié ma valeur; cadedis, je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu, en faveur de la gasconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience, & allez faire deux ou trois tours dans ces Allées, j'aurai soin de votre provision.

LE GASCON.

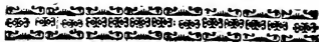
Songez au moins à faire bonne mesure, & qu'il n'y ait pas une goutte à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les Mortels que nos Eaux ont attirés sur ces bords, qui



viennent se réjouir dans l'espoir qu'ils  
ont d'oublier tous leurs chagrins.



## DIVERTISSEMENT.

*Plusieurs Personnes de divers Caractères  
entrent en dansant.*

*Une Nymphe du Fleuve chante.*

**E**N vain une austere beauté,  
Fait vanité  
De sa fierté,  
Amans si vous voulez m'en croire ;  
Pour vous en venger venez boire,  
Au Fleuve Léthé ;  
Elle perdra toute la gloire,  
de sa cruauté,  
Si vous en perdez la mémoire.

*Entrée de Païsans & de Païsannes.*





## VAUDEVILLE.

*Un Païsan.*

**M**A Maîtresse infidelle  
 Aime le grand Colas, ha, ha, ha,  
 Ma foi tant pis pour elle,  
 Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha ?  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Le Gascon.*

A toute heure à ma porte  
 Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,  
 Mais que le diable emporte  
 Qui songe à les payer, hé, hé, hé,  
 Pour en perdre la mémoire,  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Une Coquette.*

Différente est l'espece  
 D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,  
 L'un folâtre sans cesse,  
 L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi,  
 Pour en perdre la mémoire  
 Dans le Fleuve d'Oubly,  
 Biriby,  
 Je veux boire.

*Une Pâissanne.*

Notre Mari careffe  
Sa Servante Margot, ho, ho, ho,  
J'en mourrois de tristesse  
Sans son Valet Pierror, ho, ho, ho,  
Pour en perdre la mémoire,  
Dans le Fleuve d'Oubly,  
Biriby,  
Je veux boire.

*L'Apoticaire.*

J'avois pris femme laide,  
Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,  
Mais c'est un vain remede,  
Et j'en suis convaincu, hu, hu, hu,  
Pour en perdre la mémoire,  
Dans le Fleuve d'Oubly,  
Biriby,  
Je veux boire.

*Entrée générale.*

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le  
Garde des Sceaux, une Comedie  
intitulée LE FLEUVE D'OUBLY,  
& j'ai crû que le Public en verroit  
l'impression avec plaisir. A Paris ce 21  
Mars 1723.

DANCHET.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur  
le Garde des Sceaux, le *Nouveau  
Théâtre Italien*; j'ai examiné en parti-  
culier les différentes Pièces qui le  
composent, & je n'y ai rien trouvé  
qui puisse en empêcher l'impression-  
Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

# VAUDEVILLES

## Le Port à l'Anglois.

Ah. que tu rends le cœur.

gay, jeu-ne sai... son des fleu:

...ret...tes, ah. que tu rends le cœur

gay, gen-til, jo...li mois de may  
Fin

aux...ti...mi...des a... mou...rettes,

nos bois of-frent des ca...chettes,

ou rien ne les doit trou-bler; la:

--mour in-vite a fou...ler.

les re-ndis-san-tes her-bet-tes.

## Duo

Vn amant a-vec-ce qu'il

Vn a-mant avec, ce qu'il

# VAUDEVILLES

3

ai...me, en ces lieux fait

ai...me, en ces lieux fait

un bon re...pas. si Co..

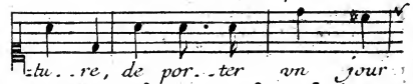
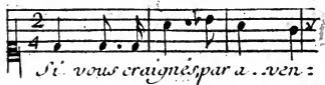
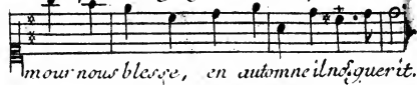
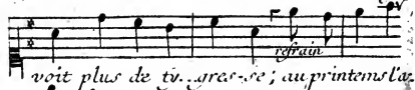
un bon re...pas, si Co..

...mus en fait un ca-rê...me:

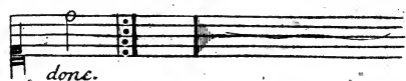
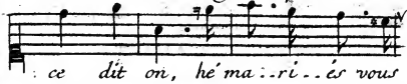
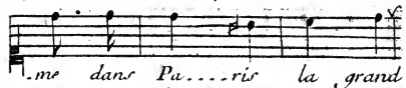
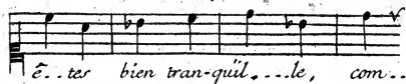
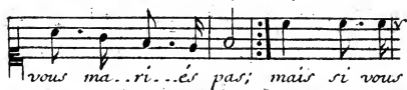
...mus en fait un ca...rê...me:

l'amour en fait un mar di-gras.

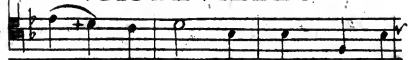
l'amour en fait un mar di-gras.

Les Amants  
Ignorants

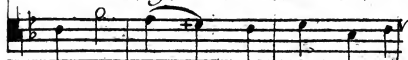




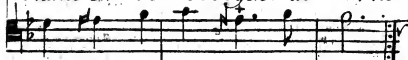
## 6 VAUDEVILLES



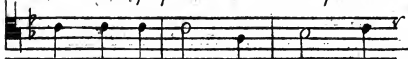
vo...tre fil...le et si bril:



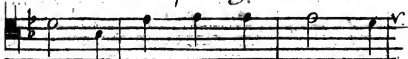
lante et si...gen...til...le, ne



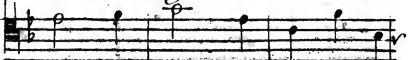
vous en ap-plau-dis...sés pas;



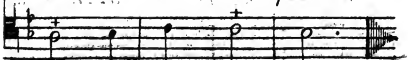
le blondin qui luy rend vi-



si...te, a fait é...clor...re



le me...ri...te, qui met le



prix a ses ap...pas.

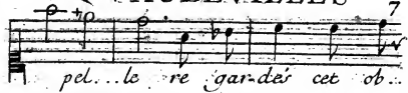


Beau...berger l'a-mour v's ap:

Tome. 2<sup>e</sup>

# VAUDEVILLES

7



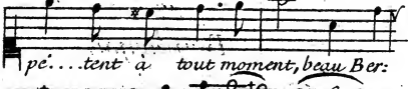
pel...le re gar-de's cet ob...



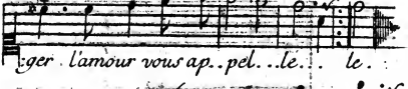
jet charmant; mant: ses yeux dont l'au...



deau é...tin...cel...le, vous ré...



pe...tent à tout moment, beau Ber:

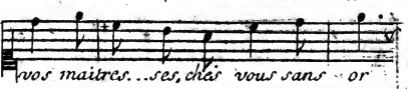


ger l'amour vous ap..pel...le... le.

Arlequin  
Sauvage.



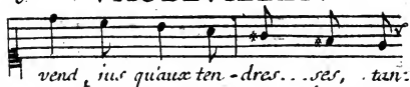
Vous : a...ché...tés



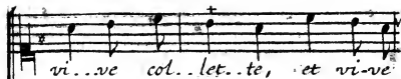
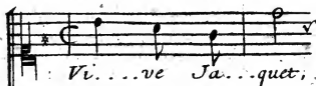
vos maitres...ses, chés vous sans or



point d'amour. mou: on y:



### Belphegor.



Col..lette et Jaquet, col..let-te

\* col..lette et Ja-quet.

Quit-te la.. mu...set...te pour

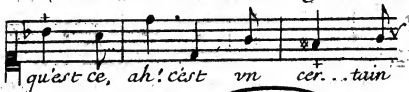
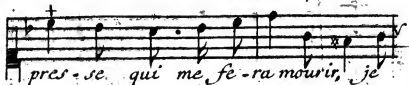
é...cou...ter le fla-geo-let, Ja:

quet de...ni...che la fau-vet-te;

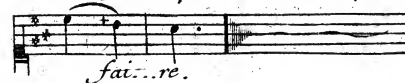
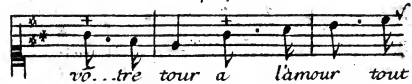
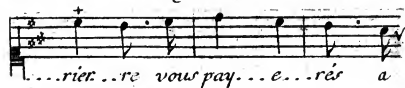
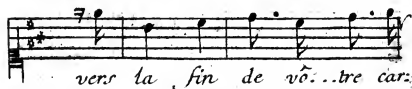
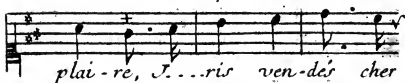
qu'un autre at..tend au tré-bu-chet.

vi..ve Ja..quet vi..ve col-let-te,

et vi..ve collette et Jaquet.

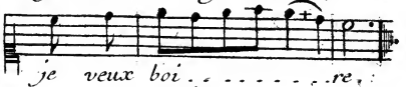
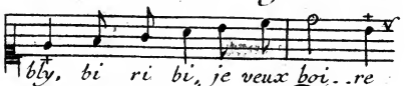
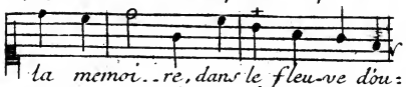
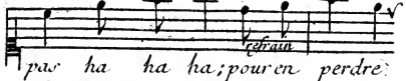
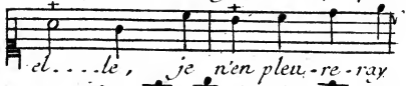


tems, qui jadis fût ai...mable et  
 bel...le, re...bu-tant toujours mes a-  
 mans je suis en fin mor...te pu-  
 cel...le, pu...celle a l'a...ge de trente  
 ans; si des dieux la bon...té su-  
 -prê-me me rapel-loit de mon tom-  
 beau en fe-rois je en...co...re de  
 mê...me ! Dia-ble...zot





Le Fleuve  
Doubly



fin du Tome. 2.



No d' invent: 539